

Vincent Gracy

## La Grande Course (suite et fin)

La première partie de ce texte a été publiée dans la Quatrième Secousse (juin 2011).

Oui, pendant une heure l'enchantement n'allait pas cesser. Pendant une heure, un jeune homme trop vite et mal poussé allait ridiculiser ses poursuivants, les passant et les repassant, leur prenant des tours que personne bientôt n'essaierait plus de dénombrer. L'adolescent, car c'en était un, âgé seulement de seize ou dix-sept ans, courait, courait rythmiquement, les coudes au corps et le buste droit, la foulée ample, et il semblait que de toute éternité la course l'eût attendu pour s'incarner, il semblait que plus rien n'existât que ces jambes couvertes de coutil bleu arrachant la matière à la matière, si proches déjà de l'essor et du vol qu'on croyait à chaque instant les voir s'élever pour une ultime délivrance. Et lui, tendu, concentré, acharné en son labeur aérien, continuait sans paraître rien voir ni entendre, ni ses adversaires autour desquels il tournait, impassible, ni les clameurs de la foule qui, d'abord ignorante du nom de cet inconnu au visage d'ange hargneux, le scandait à présent frénétiquement, hystériquement, la foule possédée, vaincue, soumise à son maître, au dispensateur du plaisir et de la force : « *Rimbaud ! Rimbaud !* » Oui, pendant l'heure du zénith, ayant emprisonné dans sa chevelure le soleil dont il participait, Arthur Rimbaud courut, accomplissant pour lui seul quelque tâche ignorée de tous, traçant rageusement sa voie, le visage dur, fermé, hostile, comme s'il y avait en lui un fond de révolte que rien jamais ne saurait résorber. Rimbaud le solaire courut et plus rien n'exista.



Pourtant, alors que plus personne ne doutait de sa victoire vu l'insolente supériorité qu'il affichait, et sans qu'aucun fléchissement préalable n'eût annoncé ce coup de théâtre, de la même façon abrupte dont il avait démarré il stoppa net son effort, plongeant le stade dans une stupeur à laquelle il ne sembla pas rester insensible. Haussant en effet les épaules à plusieurs reprises comme pour bien marquer toute la valeur provocatrice de son geste, il se laissa ensuite tomber de tout son long, mais comme *consciemment*, et on l'entendit distinctement proférer une série de sarcasmes à l'encontre non seulement des organisateurs, du public et de ses adversaires, mais, grief plus grave, de la course elle-même : « Fini l'artiste ! » hurla-t-il enfin en ricanant, et il avait tout à fait l'air d'un démon à ce moment-là. Après quoi, tranquille et buté, on le vit se raidir progressivement jusqu'à la rigidité définitive.



Cet abandon si scandaleux causa une impression pénible. Il fallut longtemps pour la dissiper, d'autant que la course elle-même, privée de son animateur principal, perdait beaucoup de son attrait. Plus personne n'osait prendre de risques, et c'est seulement

vers deux heures et demi qu'un petit groupe de concurrents se décida enfin à assumer ses responsabilités.

On retrouvait là tous les vieux briscards du roman, un quarteron de Français, les nommés Stendhal, Balzac, Flaubert et Zola, qu'accompagnait le trio slave Gogol-Tolstoï-Dostoïevski, auxquels se joignirent bientôt Dickens pour l'équipe anglaise et Cervantès qui contrôlait l'échappée au nom des couleurs hispaniques. Bien organisés, le mouchoir noué sur l'occiput pour se garantir de l'insolation, ne se prodiguant pas inutilement et coordonnant leurs efforts, ces neuf hommes, qui visaient manifestement le long terme plutôt que l'exploit passager, tinrent deux grandes heures en tête de la course. Ils durent cependant céder sous la poussée des classiques latins emmenés par Plaute, Tite-Live, Cicéron, et surtout un Virgile en très grande forme qui ne cessa d'assurer le train tout en vérifiant du coin de l'œil que son élève Dante ne perdait pas trop le contact à la tête d'un second peloton. Mais ces durs-à-cuire trouvèrent eux aussi plus coriaces qu'eux, puisque sur les cinq heures, tandis que s'apaisaient enfin les ardeurs du soleil, les dramaturges les rattrapèrent et, après un bref chassé-croisé, les laissèrent sur place : dans ce groupe, chronologiquement le plus hétéroclite de la réunion, on notait aussi bien la présence d'Aristophane, Sophocle et Euripide que celles de Schiller, Sénèque ou Strindberg ; les inévitables Corneille, Racine et Molière étaient là bien entendu, sans oublier George-Bernard Shaw, Pirandello, ou même Camus et Sartre qui naviguèrent longtemps à quelques mètres de distance avant de partir à la dérive ; et que nous pardonnent tous les autres, tous ceux dont le nom nous échappe présentement.



Iraient-ils jusqu'au bout ? On put le croire un moment. La terrible course par élimination approchait de son terme : il ne restait plus en lice qu'une trentaine de concurrents, et il ne se passait guère de tour sans que l'un ou l'autre renonçât.

L'épreuve toutefois réservait encore bien des surprises.

Deux hommes d'abord, qu'on n'avait pas remarqués jusque là, revinrent de l'arrière en grignotant leur retard avec une opiniâtreté qui força l'admiration. Quoique dissemblables par la physionomie, sinon par la carrure (ou plutôt l'absence de carrure – tous deux maigres, voire malingres), ils partageaient l'allure douloureuse de ceux pour qui la vie est moins souvent affaire de plaisir que de souffrance. Ils étaient vêtus avec une élégance superfétatoire, pantalons de nankin en provenance du meilleur faiseur, bottines impeccablement lustrées, col de vareuse en petit-gris ; leurs regards hautains affichaient le mépris du vulgaire, leurs traits maladifs l'abus d'excitants prohibés ; le nerf semblait leur tenir lieu de muscle.

Ces duettistes couraient en une telle synchronie qu'on eût pu les croire liés par quelque invisible attache. Le handicap accumulé sur les dramaturges ne les décourageait pas ; ils paraissaient au contraire y puiser un stimulant supplémentaire, comme si la difficulté de l'entreprise leur était une jouissance de plus.



C'est ainsi qu'on vit tour après tour et mètre après mètre Edgar Allan Poe et Charles Baudelaire reprendre du terrain à leurs adversaires, se hisser à leur hauteur, les lâcher

enfin sans coup férir.

Mais sans doute l'effort fourni avait-il été trop intense pour ces petits gabarits. Une fois en tête en effet, ils ne purent s'opposer au retour de quatre coureurs qui les avaient pris en chasse et qui peu après les distancèrent malgré toute leur détermination. Celle-ci ne se démentit jamais. Même lorsque l'air et les forces vinrent à leur manquer, longtemps encore ils s'obstinèrent, les mâchoires serrées, les mouvements de plus en plus désarticulés. Leur fin resta lamentablement exemplaire. Ils trébuchèrent plusieurs fois, plusieurs fois ils chutèrent. Il semblait impossible qu'ils pussent continuer, et pourtant chaque chute les voyait se redresser et repartir pour trébucher encore, pareils à des marionnettes brisées qui en dépit de tout s'agiteraient parce que telle est leur destinée – ou leur devoir. À la fin, ils rampaient, griffant ce sol qu'ils avaient voulu dompter et qui les rappelait à sa loi. Ils expirèrent sans un mot, sans une plainte, un atroce rictus sur le visage, affreusement défigurés par la torture qu'ils s'étaient infligés jusqu'au bout. « Crénom ! » cria dans le stade transi un spectateur qui n'en pouvait plus de les voir refuser de s'éteindre.



Pendant ce temps, les quatre hommes mentionnés plus haut prenaient le large. Ayant mené une sage course d'attente, ils récoltaient les fruits de leur prudence. Celui qui produisait la plus forte impression n'était autre que William Shakespeare en personne. Barbichette au vent et l'œil clair, son allure facile contrastait avec la foulée plus lourde du gros Goethe qui semblait quelque peu empesé dans sa redingote de maître d'école et comme en proie à une digestion malaisée. À vrai dire, le Dante Alighieri, dont le curieux bonnet rouge à tuyau excitait les plaisanteries du public, paraissait lui aussi à l'ouvrage. Mais fallait-il s'y fier absolument ? Ses yeux rusés ne cessaient d'épier ses compagnons, et peut-être se contentait-il d'attendre la dernière ligne droite pour placer sa légendaire pointe de vitesse. Le programme n'indiquait pas le nom du quatrième. À la ligne correspondant au dossard numéro 24 étaient seulement portés un état – scalde islandais – et un extrait de palmarès – *La saga des fiers-à-bras*. Celui-là n'avait pas l'air d'un plaisantin. Véritable hercule, ses muscles énormes roulaient sous sa tunique de cuir et ses jambières en cotte-de-maille, tandis qu'une hache au double tranchant ébréché par le nombre respectable de crânes qu'il avait dû fracasser lui battait la cuisse. Chaque fois qu'il prenait un relais, on l'entendait ahaner puissamment comme un Viking à l'heure magique du massacre. Derrière c'était la débandade. Tous les présomptueux qui à un moment ou à un autre avaient fait illusion disparurent, au point qu'il ne finit par rester que trois coureurs, mais si loin des premiers qu'on ne leur accordait plus la moindre chance.



Encore une fois on se trompait. À huit heures l'occident commença à s'empourprer. Un vol d'hirondelles emplît le ciel et le nuage de pollution qui avait pesé toute la journée sur Athènes sembla s'écarter de la ville. Alors, comme si ses forces lui étaient rendues par la venue du soir, l'un des trois attardés entama une remontée fulgurante. Habillé en bureaucrate préparé à toute éventualité d'inspection, le complet strict et la cravate irréprochable, il était coiffé d'un chapeau melon trop large qui, par un incompréhensible prodige, ne s'envolait ni même ne tremblotait malgré les saccades de la course comme si un filet de glu l'avait fixé au crâne de l'étrange personnage. Franz Kafka était un petit

être au visage pointu qu'on citait parmi les outsiders avant le départ sans vraiment le prendre au sérieux. « Manque de coffre » prétendaient les soi-disant informés. Et de fait, ses poumons laissaient échapper l'horripilant chuintement d'une chambre à air percée. Ce qui ne l'empêcha nullement de revenir en trombe sur les talons des leaders.

Il leur tomba dessus comme apparaissait l'étoile du berger. Tout coureur expérimenté sait le désarroi qui peut s'emparer des meilleurs lorsqu'un homme qu'on croyait définitivement distancé surgit à l'improviste de l'arrière. Shakespeare, alors en serre-file, fut le plus lucide, vraisemblablement parce qu'il était le plus frais. Plaçant un contre, il démarra sèchement. Qui irait le chercher ? Kafka venait de produire son effort et n'en avait plus les moyens. Goethe, Dante et le colosse islandais s'observaient en chiens de faïence. Il était clair qu'aucun d'entre eux n'entendait tirer les marrons du feu pour le compte d'autrui. Un flottement s'ensuivit, dont profita l'homme de Stratford-sur-Avon. Légèrement déhanché mais le buste bien en ligne, il accéléra progressivement la cadence jusqu'à prendre un demi-tour d'avance ; une fois l'écart stabilisé, il baissa un peu de rythme, préservant sagement l'avenir. Du reste, ses poursuivants démoralisés fléchissaient. Leurs forces s'enfuyaient avec l'espérance, et il ne fallut pas attendre longtemps pour voir le scalde s'effondrer dans un bruit de ferrailles qui fit trembler le sol. Plus discrètement, Goethe et Dante ne tardèrent pas à l'imiter. Seul Kafka persista un moment, de plus en plus hâve et fantomatique, sa tenue de grisaille s'évanouissant parmi les ombres à mesure que descendait le crépuscule, si bien que sa disparition s'effectua presque insensiblement et ne surprit personne, tant elle semblait procéder d'une loi supérieure et nécessaire, quoique ignorée de tous.



Qui empêcherait le triomphe du Britannique au crâne dégarni ? Ce n'étaient plus les deux concurrents calamiteux encore en course qui risquaient de l'inquiéter. Ceux-là, dès le début de l'épreuve, n'avaient suscité que la pitié ou la risée. Ils tanguaient d'un bord à l'autre de la piste comme des ivrognes, obligés de mouliner des bras pour rétablir un équilibre sans cesse compromis. Il leur arrivait même de partir à reculons, et, après avoir cru à une erreur des organisateurs, on s'étonnait seulement qu'ils fussent encore présents.

« Ça suffit, on arrête tout ! » Une partie de l'assistance commençait à protester : à quoi servait-il de prolonger une course privée d'enjeu maintenant que le meilleur avait fait ses preuves ?

La question reste posée. Elle a été trop débattue pour prétendre y apporter ici une réponse définitive. On peut simplement observer que le règlement, connu et accepté de tous, stipulait que la victoire reviendrait au plus résistant, « sans limitation de temps ni considération des distances parcourues ». Dès lors, la réclamation de la Corporation des Génies d'Albion paraît infondée. À quel titre le grand Will aurait-il pu bénéficier d'un passe-droit ? Son talent certes n'est pas en cause, mais s'il a échoué, ne doit-il pas d'abord s'en prendre à lui-même ? Après tout, la compétition est affaire de ressources morales autant que de capacités physiques. Or quiconque a assisté à la Grande Course sera formel sur ce point : la défaillance de William Shakespeare fut essentiellement d'ordre psychologique.



Relâchement au moment de conclure ? Peur de vaincre ? Effritement de la volonté ? Difficile de trancher. Toujours est-il que cet athlète si doué sembla soudain douter. Ici et là, des braseros allumés pour griller des saucisses tressaient au stade des guirlandes lumineuses. Du côté des supporters anglais flambaient de véritables feux de joie alimentés par des rameaux de cèdre qui projetaient au ciel des escarbilles pétaradantes en répandant une douce odeur de résine. Chaque passage du crack déclenchait dans leurs rangs de trépidants hurrahs. « *We are the champions !* » chantaient-ils, accrochés aux grilles et vidant force canettes de bière.

Pourtant, bien qu'il n'eût plus à craindre d'opposition, on voyait de plus en plus souvent Shakespeare jeter autour de lui des regards inquiets – ou plutôt tourmentés. Tout à coup, il se frottait les yeux, prenait sa tête à deux mains, pressait ses paumes sur son front. Était-ce sa solitude qui l'angoissait, cette solitude à laquelle se trouve tôt ou tard confronté tout champion d'exception ? Se cabrait-il devant la destinée d'orgueil dont il avait pourtant dû rêver maintenant qu'elle s'offrait à lui ? Avait-il espéré à l'avance autre chose ? Cherchait-il encore une réponse qui se dérobaient indéfiniment comme la vague qui flue et reflue sans cesse sur la plage ? L'impression dominante était qu'il paraissait accablé d'un doute universel ; un démon pernicieux semblait prendre plaisir à lui dévoiler la vanité de son entreprise alors même qu'il touchait au but. Malgré lui, sa foulée se faisait plus courte. Ce corps jusqu'alors si harmonieux se désunissait... Soudain, le drame que tout le monde redoutait se produisit. Totalement désorienté, le grand Will s'affala au pied des gradins et là, prostré, se mit à sangloter comme un petit garçon en butte aux mystères cruels de l'existence. Personne n'osait approcher une telle détresse. De longues minutes le stade entier assista, frémissant mais muet, à cette agonie qui s'éternisait sur un coin d'herbe pelée. Elle s'acheva enfin alors que s'éteignaient les derniers feux. La course avait tué son dieu.



Et pourtant, quand apparemment il n'y eut plus rien d'autre à voir qu'une silhouette floue à jamais refermée sur son énigme d'avoir été et de n'être plus, on fut obligé d'admettre que la course continuait. Peut-être même y en eut-il certains, à une subite sensation rafraîchissante comme d'une *aigrette de vent effleurant leurs tempes*, pour penser qu'elle durerait toujours. Car ils étaient encore là ces deux hommes qui tout à l'heure faisaient rire, et il fallut bien les voir (ou du moins les deviner tant les ombres rendaient à présent incertaines les existences du soir) eux qui ne voyaient rien ni personne, eux pour qui depuis si longtemps obscurité et clarté ne formaient plus qu'un matériau unique où tailler d'identiques bijoux...

Ils étaient deux, deux seulement à avoir surmonté les embûches du jour. Tout au long des heures lumineuses, ils avaient couru dans le noir, loin des premiers, loin des derniers, risibles pantins traçant leurs arabesques grotesques. La nuit qui approchait les rendait à leur triomphe.



Tous deux étaient vieux ; tous deux étaient aveugles ; pourtant ils ne se ressemblaient guère. Le premier avait une grosse barbe bouclée ; ses yeux étaient blancs ; il portait une courte tunique pleine de trous, et l'arme antique des poètes, une lyre, était passée à son épaule. Le second était un vieux monsieur un peu bedonnant, à la peau lisse, aux

mains soignées, habillé avec cérémonie comme pour aller donner une conférence dans une de ces universités dont on le faisait docteur *honoris causa* un peu partout sur la planète ; ses boutons de manchette jetaient dans le noir deux taches d'or liquide.

Il se produisit cet événement étrange. La foule s'était dressée, et, timidement d'abord, puis de plus en plus fort, elle se mit à scander les noms des deux vieillards : « Homère ! » criait une tribune. « Borges ! » répondait la travée d'en face. « Homère ! » « Borges ! » « Homère ! » « Borges ! » La foule s'était dressée et criait leurs noms. De la voix elle les guidait comme s'il fallait leur faire traverser une rue encombrée de véhicules meurtriers. Et poussés par cette houle anonyme, les deux vieillards cheminaient, tiraient sur leurs pauvres jambes fourbues. Oh ! ils n'allaient pas bien vite, la cendrée était dure à leur pas trébuchant. Néanmoins ils avançaient...



... Les deux vieillards sont allés l'un vers l'autre, portés par cette voix qui les hisse. Ils s'approchent en une très lente course de lenteur qui défie le temps. Quand ils se sentent à proximité l'un de l'autre, ils cherchent leurs bras à tâtons, à tâtons étreignent leurs mains noueuses de vieillards. Et ainsi quelques pas encore ils vont réunis comme si l'arche frêle de leurs bras élevait un pont indestructible par-dessus l'abîme du temps...



La nuit les absorba comme ils chutaient dans l'odeur renaissante des roses.

Vincent Gracy est né en 1954. Journaliste indépendant, il a travaillé pour plusieurs magazines et collaboré à l'écriture de nombreux reportages et documentaires pour la télévision. Il a publié *Ma femme, mes filles et moi* (Desclée de Brouwer, 2007). Il aurait adoré participer à la Grande Course et s'est beaucoup entraîné dans son coin, mais le bon jarret n'est peut-être pas une simple question de volonté...